



HAL
open science

Préface

Gilles Siouffi

► **To cite this version:**

Gilles Siouffi. Préface. P. Caron. Les Remarqueurs sur la langue française du XVIIe siècle à nos jours,, La Licorne/Presses Universitaires de Rennes,, p.7-16., 2004. hal-03138834

HAL Id: hal-03138834

<https://hal.science/hal-03138834v1>

Submitted on 11 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gilles Siouffi, « Préface », *Les Remarqueurs sur la langue française du XVIIe siècle à nos jours*, sous la direction de P. Caron, La Licorne/Presses Universitaires de Rennes, p.7-16.

Parmi les traits les plus caractéristiques de l'histoire de l'activité grammaticale en France, on trouve le souci de fonder une norme sur l'observation et le commentaire de faits de discours relevant de productions diverses (oeuvres littéraires, textes non littéraires, communication orale), censés représenter l'"usage" ou le "bon usage". Ainsi se crée une tension entre la simple observation et la formulation d'un idéal. Cette activité, depuis le XVIIe siècle, a souvent constitué un contrepoint aux productions grammaticales organisées, cautionnées par l'institution ou le souci pédagogique. Plus que ces dernières, on peut estimer néanmoins qu'elle permet d'accéder de façon privilégiée à l'histoire du sentiment de la langue, et qu'elle représente en cela un matériau essentiel, trop souvent négligé.

Après plusieurs colloques consacrés à l'histoire de la langue¹, le Gehlf a donc choisi d'orienter ses travaux vers un corpus de type métalinguistique. La première raison en est que le courant des "remarqueurs", pour notable qu'il soit dans la tradition française, n'a pas, pour le moment, fait l'objet d'études d'ensemble. Les monographies importantes ne manquent pas, mais on n'a pas jusqu'à présent fait l'étude trans-historique complète d'un courant qui trouve son origine au XVIIe siècle (sinon avant), et dont on peut encore observer les prolongements à l'heure actuelle. D'autre part, le choix du thème du colloque par le Gehlf répond au désir de mettre en question un corpus dont le matériau a souvent été utilisé par le groupe lors de travaux antérieurs. Il est difficile en diachronie, en effet, lorsqu'on essaie d'apprécier un fait de langue, et ses rapports avec les faits de discours, de ne pas avoir recours à l'éclairage décisif qu'apportent les commentaires d'époque, aussi hétérogènes, contradictoires ou porteurs de préjugés qu'ils soient parfois. Cela est particulièrement notable dès qu'on fait intervenir la notion de "faute", ou la perspective variationniste.

"Entre norme et usage : le travail des remarqueurs sur la langue française" : le titre du colloque, d'emblée, attirait l'attention sur cette dénomination étrange, qui n'est pas sans dégager aujourd'hui une petite nuance comique, de "remarqueurs". Le XVIIe siècle avait l'habitude de ces suffixes qui font passer dans l'agent la désignation d'une activité. Mais lorsqu'on parle de "remarqueurs", à quoi fait-on référence exactement ? Qu'appelle-t-on, que peut-on, que doit-on appeler "remarques" en grammaire ?

¹Autour de Féraud, 1986 ; Rhétorique et discours critiques, 1990 ; Grammaire des fautes et du français non conventionnel, Editions rue d'Ulm, 1992 ; Opérateurs et constructions syntaxiques, 1994

Commençons par noter que Richelet et Furetière sont les premiers, au XVIII^e siècle, à relever dans leurs dictionnaires l'existence d'un emploi grammatical au mot *remarque*, sous la mention "remarque grammaticale". Sans vouloir ici anticiper les analyses proposées par plusieurs des communications dont on lira plus loin le texte, notamment celles rangées dans la section : "Typologie", contentons-nous d'indiquer que, clairement, cette notification renvoie à la parution, en 1647, d'un recueil de Vaugelas intitulé : *Remarques sur la langue française*, recueil dont on sait qu'il a connu une grande popularité, et qu'il a initié une pratique nouvelle du commentaire grammatical, plus souple, davantage appuyé sur l'usage, que ce qui était habituellement proposé dans les grammaires en bonne et due forme. Sans nul doute, la qualification s'étaye de la publication, dans le sillage de Vaugelas, de nombreux ouvrages comparables et portant des titres variés : "observations", comme les *Observations sur la langue française* de Ménage en 1663, ou "doutes", comme ceux de Bouhours en 1674. Et vraisemblablement, elle inclut aussi une certaine pratique de l'écriture dictionnaire, telle qu'elle apparaît dans les premiers grands dictionnaires monolingues du français (Richelet, Furetière, Académie 1694) - pratique à laquelle nous a habitués depuis la présence ici ou là de l'abréviation *Rem.*

De la sorte, il est possible de dire qu'à la fin du XVIII^e siècle, un ensemble de publications - ou de pratiques internes à des publications - peut être rapporté à l'emploi grammatical du terme *remarque*. Ce terme demeure d'ailleurs le plus commode et le plus générique, comme en témoigne sa reprise par Bouhours en 1675 (*Nouvelles Remarques sur la langue française*) ou Alemand lors de la publication en 1692 des inédits de Vaugelas (*Remarques nouvelles*). Toute une série d'auteurs semblent se reconnaître dans une manière de présenter leur sentiment de l'usage - ou leurs propositions normatives - à l'intérieur d'une dynamique collective qui alimente polémiques, théorisations variées, et échanges passionnés de matériau. Mais comment caractériser cette activité ? Quels sont les rapports qui s'établissent entre les "remarques grammaticales" et la discipline de la grammaire ? L'identité d'une production peut-elle se dégager ? A quels enjeux socioculturels cette tradition correspond-elle ?

C'est l'objectif du colloque de répondre à ces questions. Pour ce qui est des rapports entre le travail des remarqueurs et la discipline de la grammaire, tout d'abord, on peut légitimement supposer que ceux-ci ont été orientés de manière particulière par l'initiative originale de Vaugelas. En donnant à lire au public ses *Remarques* en 1647, Vaugelas les a en effet assorties d'une préface dans laquelle il revendique la modestie ayant présidé au choix du titre, se défendant d'avoir produit un "Traité" à l'issue duquel on puisse se faire une opinion définitive sur les points abordés, et bien entendu une idée complète de la langue. Le désordre frappant dans lequel figure le matériau (il n'y a absolument aucun classement à ces remarques, ni thématique, ni alphabétique, aucun regroupement, même, des remarques aboutissant à des conclusions similaires) exhibe

presque fièrement la méthodologie "pauvre" de ce travail. Cet affranchissement hors de la théorie et hors des usages métalinguistiques en cours se retrouve dans la plupart des productions de "remarques" publiées dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, lesquelles sont parfois le fait de petits aristocrates, d'ecclésiastiques, de provinciaux, de femmes éclairées, ou d'intellectuels connus dans d'autres domaines, et qui ne se soucient pas d'inscrire leur oeuvre dans le genre de la grammaire. Le caractère très mélangé de cette activité coïncide d'ailleurs curieusement avec la faiblesse relative de la grammaire scholastique au même moment.

Le second fait notable, dans le genre de la "remarque grammaticale", est sans aucun doute son éclatement, sa fragmentation, voire son "pointillisme". Les remarques peuvent être publiées en recueil, mais il n'y a souvent pas de sens spécifique à donner à ce regroupement. Le souci explicatif, par ailleurs, n'est pas prédominant. La combinaison de ces deux particularités a pu ainsi faire que le courant des "remarqueurs" a été négligé par les historiens de la grammaire. Ce qu'ils proposent paraît bien loin, en effet, de l'épistémologie qui préside à notre moderne *linguistique*, et qui a pu se chercher des antécédents dans le passé, chaque fois qu'un souci de systématisme était à l'oeuvre.

Il semble donc qu'un ensemble assez cohérent de productions issues de la pratique de la "remarque grammaticale" puisse être identifié dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Il s'agit là sans doute du coeur historique de notre corpus, d'un coeur qui a sa signification en termes de diachronie, de statut de la langue et d'analyse sociolinguistique (l'effacement de la variation et la standardisation de l'idiome). Toutefois, si la référence à Vaugelas constitue indiscutablement *la* date marquante dans l'histoire du genre, la pratique générale d'un commentaire non institutionnel de l'usage par des hommes d'esprit et de culture est largement antérieure, et s'est surtout beaucoup développée après le XVIIIe siècle. C'est pourquoi le colloque du Gehlf s'est proposé d'étendre la période prise en compte jusqu'à l'époque contemporaine. A ce titre, on pourra considérer la "chronique de langage", la lettre pamphlétaire, le billet, la cacographie (les "ne dites pas, mais dites..."), le journalisme grammatical en général, comme présentant des liens évidents avec la "remarque" entendue par Vaugelas et ses continuateurs immédiats. Par ailleurs, l'apostille de détail, souvent intitulée "remarque", joue un rôle non négligeable dans de nombreux dictionnaires, grammaires, manuels d'apprentissage, comme si les auteurs avaient senti la nécessité, à l'architecture et à l'analyticité héritées de la tradition scholastique, d'adjoindre l'éclairage d'une observation de bon aloi, et accessible au commun des mortels. Le travail des remarqueurs a apporté cet élément de dialogue avec l'expérience qui semble avec évidence une composante essentielle de la description grammaticale dans notre pays, et qui nécessite d'envisager la fabrication de la norme de façon complexe.

L'objectif du colloque était ainsi de retracer une filiation, d'essayer de dégager des lignes de force, des logiques, des déplacements et des permanences, dans un ensemble très vaste, dont une partie seulement est exploitée. Par là-même aussi, d'éclairer certaines sources mal connues, voire en découvrir de nouvelles : faire connaître des textes et des documents peu connus dans ce domaine.

On peut naturellement se demander s'il existe une *tradition* des remarqueurs. Peut-on dire qu'il y a eu, chez tous ces praticiens non professionnels de l'observation grammaticale qui se sont succédé au fil des siècles, la conscience d'appartenir à une lignée et de devoir entretenir sa légitimité au travers de l'observation précise d'un genre ? Ou l'histoire de la "remarque" n'est-elle faite au contraire que d'épisodes momentanés, soumis à des conditions socio-historiques particulières (public, conditions de diffusion, autorité accordée à l'auteur...) qui, chaque fois, exigent qu'on modifie les paramètres à prendre en compte pour les analyser, et font dépendre l'interprétation d'une évaluation minutieuse de leur spécificité ? Cette ambiguïté fonde sans aucun doute la richesse du corpus des "remarques" pour ce qui est de l'appréciation, tant de l'activité métalinguistique en général que des résonances culturelles, politiques, sociales qui sont impliquées dès qu'il est question de "langue".

A ce titre, le corpus des "remarques" constitue un véritable catalyseur des divisions, lignes de fracture, interrogations profondes qui peuvent être celles d'une société. Contrairement à ce qu'on pourrait penser de prime abord, le pointillisme du genre ne le condamne pas nécessairement à l'anecdotique. Bien souvent, les "remarqueurs" ont éveillé des passions autrement plus virulentes que les traités, grammaires et manuels dont le public était cerné d'avance et dont l'objectif était a priori technique. On sait que le XVII^e siècle a investi dans les querelles de langue l'énergie qui animait ses conflits religieux (voir le rôle de l'opposition jansénistes/jésuites dans l'oeuvre du remarqueur Bouhours, par exemple) ; mais la manière dont les sujets qui fâchent viennent s'immiscer dans les vétilles de grammaire demeure une constante dans l'histoire. Toutes les questions de politique linguistique (le problème des régionalismes, notamment), issues du monde du travail (la gestion des lexiques techniques), du débat littéraire ou de la cartographie sociale, se croisent dans l'oeuvre des remarqueurs de manière à faire de celle-ci un matériau privilégié pour l'étude de toutes sortes de problématiques non linguistiques.

Pour ce qui est de l'examen du corpus des remarqueurs dans l'optique d'une historiographie de l'activité métalinguistique, une question essentielle se pose : celle du rapport à l'autorité et à l'institution. N'est-il pas étonnant, en effet, de voir se maintenir dans une sorte de marginalité perpétuelle une activité qui se cherche et se dénie sans arrêt une légitimité, alors que depuis des siècles des institutions se sont donné dans ce domaine une juridiction - au premier rang desquelles l'Académie Française ? Mais l'Académie elle-même n'avait-elle pas commencé par être une simple "remarqueuse"

entre les remarqueurs ? A vrai dire, le dialogue permanent entre les instances et la marge, entre le jugement privé et sa reconnaissance publique, ne constitue pas le moindre intérêt de la "remarque", petit genre insidieux qui se glisse dans l'appareil des doctrines constituées et vient sans cesse remettre en cause - ou relativiser - leur pouvoir juridictionnel.

Ainsi que nous l'indiquions plus haut, si le travail sur le corpus des remarqueurs proposé par le Gehlf a été placé sous l'égide d'un dialogue "entre norme et usage", c'est aussi dans la perspective d'une articulation spécifique de ce corpus métalinguistique avec la réalité linguistique, articulation que les grammaires institutionnelles ne permettent pas toujours avec autant d'aisance. Lorsqu'on étudie certaines périodes de l'histoire du français (par exemple le XVIIe siècle), on s'aperçoit que l'une des difficultés qui se présentent est celle de l'appréciation de l'usage. Le recours aux recueils de remarques peut alors s'avérer fécond à un triple titre. Tout d'abord, ils nous fournissent une base de données brutes (exemples, occurrences) ; par ailleurs, ils opèrent une sélection - ce qui représente en soi une donnée-, et attirent l'attention sur les zones en mouvement de la langue. Enfin, ils apportent l'expression d'un sentiment linguistique, et l'on sait depuis les travaux de W. Labov que l'épilinguistique est souvent un facteur déterminant à prendre en compte si l'on veut apprécier correctement l'usage. Bien sûr, il serait naïf de considérer que les remarqueurs ne s'intéressent qu'à l'usage : la caractérisation d'une certaine norme, dût cette norme ne pas être formulée en termes directement injonctifs comme ce peut être le cas dans les grammaires ou dans les manuels pédagogiques, n'est jamais totalement étrangère à leur propos. C'est ici qu'une connaissance approfondie du travail des remarqueurs, de leur "tradition" et de leurs pratiques discursives peut s'avérer précieuse : elle peut aider à faire le tri entre ce qui, dans la norme, s'appuie sur un commentaire discriminant de l'usage, et manifeste une certaine opérativité dans les transformations que l'idiome subit, et ce qui, sans être totalement inopérant, maintient la norme dans une sorte d'empyrée qui relève davantage de l'idéal ou de l'imaginaire linguistique, et fait d'elle une dimension de la langue qui, précisément, *n'est pas l'usage*.

L'une des optiques du Gehlf, dans ses derniers programmes, a été d'introduire une perspective variationniste en histoire de la langue. Ceci est sensible notamment dans le volume d'études consacrées à des récits de voyage du XVIIe siècle intitulé /// (à paraître chez Champion). Cette perspective s'éloigne de la façon traditionnelle, post-structurale, de se représenter de façon uni-dimensionnelle l'état de langue qu'une période aurait connu, comme une tranche homogène qui ne pourrait être opposée avec pertinence qu'à une autre tranche tout aussi homogène découpée ailleurs dans la chronologie ; elle interdit également qu'on se figure la norme dans cette sorte de chambre à part que représentent les textes officiels ou les arrêts d'académie. Ce que met très bien en lumière l'étude des remarqueurs, c'est qu'une certaine normativité

spontanée, "sauvage", privée, est consubstantielle de ce qu'on peut définir comme l'"usage" de la langue en tout point qu'on la prenne. Par là, norme et usage se croisent sans arrêt, et leurs dynamiques respectives se révèlent particulièrement actives dans ces zones mobiles que sont les zones de variation. On sait que les *Remarques* de Vaugelas, pour peu qu'on les lise avec attention, révèlent moins une intention brutalement normative, comme en ont pu donner l'impression, aussi bien ses détracteurs que ses continuateurs, qu'une sensibilité aiguë à la variation, qu'il s'efforce de discipliner au moyen de divers dispositifs, comme sa théorie des différents types d'usage (bon usage, usage douteux, etc.). Ce caractère se retrouve dans beaucoup des recueils, ou ensembles de remarques, dont on dispose par la suite. L'espace de discussion qu'ils ouvrent n'est jamais annihilé par la décision qui peut être finalement prise : il y a là une forme de représentation qui inscrit dans le métalinguistique l'espace variationnel qui est celui de la langue. L'étude attentive des recueils de remarques et des chroniques langagières peut donc, sous cet aspect, aider à mieux situer les zones cruciales dans lesquelles la langue "bougeait" à un moment donné, et surtout, à mesurer plus précisément le rôle que l'épilinguistique, ou la conscience réflexive, vient jouer dans ces moments de transformation. W. Labov n'a-t-il pas noté que, lorsqu'on interrogeait les locuteurs sur les différentes prononciations du mot *vase* en anglais, certains assuraient qu'elles ne renvoyaient pas exactement au même objet ?

Lors des journées des 16, 17 et 18 novembre 2000 pendant lesquelles le colloque s'est tenu, les nombreuses communications qui nous ont été proposées ont été entendues dans l'ordre chronologique du corpus qu'elles étudiaient. Dans la présentation des textes que nous donnons ici, nous avons modifié un peu cet ordre. Nous avons fait précéder l'examen chronologique du coeur du corpus des remarqueurs par quelques communications qui ont proposé des réflexions typologiques, sur le genre, son énonciation ou les possibilités de retracer une continuité. Et nous l'avons fait suivre par les communications abordant la présence de remarques dans les dictionnaires, les grammaires, et les manuels d'apprentissage, jugeant que, les deux dispositifs discursifs, à vrai dire, ne semblent pas identiques, dans la mesure où, dans les recueils, la remarque constitue en quelque sorte l'essentiel, le plat de résistance de l'ouvrage, alors que dans les dictionnaires et les grammaires, son rôle est a priori défini de manière plus "ancillaire", comme illustration, ou support, ou apostille à un discours qui, en lui-même, n'est pas de la nature de la remarque. La présence commune de la terminologie "remarque" ne doit pas nous induire à considérer a priori ces dispositifs avec les mêmes outils.

Dans la section intitulée : "Typologie", on trouvera donc tout d'abord une communication de Wendy Ayres-Bennett, spécialiste de Vaugelas, sur les paramètres à prendre en compte pour définir le genre de la "remarque sur la langue française" (prédilection pour les particularités linguistiques, absence d'ordre de présentation, de

métalangage technique, présence de la norme, etc.). Les deux communications qui suivent, celles de Zygmunt Marzyz et de Sergei Vlassov, constituent des bilans historiques qui permettent de se faire une idée d'ensemble de la fabrication du genre de la remarque, l'un, en amont des *Remarques* de Vaugelas (Z. Marzyz), l'autre, à l'échelle du XVII^e siècle (S. Vlassov).

Pour ce qui est des recueils de remarques, un premier ensemble très cohérent est bien évidemment constitué par les productions de l'époque classique (XVII^e et XVIII^e siècles). Très en amont, on sera intéressé par la "préhistoire" en quelque sorte de la remarque que représente, selon Liselotte Pasques, le *De Orthographia* d'Alcuin, recueil écrit autour de l'an 800 où, face à une vision non variationnelle du latin classique, le commentateur propose un échantillonnage trié de particularités graphiques, morphologiques et sémantiques du latin parlé et du protoroman en vue d'organiser un usage, selon une démarche singulièrement proche de celle qui sera plus tard celle de Vaugelas. Spécialiste de la génération d'avant Vaugelas, Anne Sancier propose une analyse du courant esthétique qui a formé le travail de ce premier des modernes "remarqueurs", et montre le rôle déterminant joué par les discussions sur le naturel du style. On trouvera ensuite des communications monographiques sur quelques-uns des principaux remarqueurs du XVII^e siècle : Ménage (Stéphanie Katchavenda-Duranton), concurrent de Vaugelas, ou Andry de Boisregard (Magali Sejjido), remarqueur de la fin du siècle soucieux de répartir les usages selon des caractéristiques de genres. Entre temps, Bouhours fut un "remarqueur remarqué", comme le dit Isabelle Landy : principal continuateur de Vaugelas, il fut à son tour placé sous l'oeil aiguisé de Bussy, exemple type du grand seigneur pour qui descendre dans l'arène de la "minutie grammaticale" n'était pas incompatible avec un statut social élevé ou une ambition d'écrivain. Son cas est représentatif du moment "mondain" qui fut celui de la remarque à la fin du XVII^e siècle, entre passe-temps pour lettrés et monnaie d'échange culturelle. Pierre Knecht nous fait lire un remarqueur suisse peu connu de cette même fin du XVII^e siècle : François Poulain de la Barre, auteur du plus ancien commentaire du discours provincial en Suisse romande (1691). L'Académie elle-même s'est prêtée au genre de la remarque, et fut d'ailleurs l'une des principales continuatrices de Vaugelas, comme le montrent les remarques qu'elle produisit en 1720 sur la traduction faite par le maître de Quinte-Curce, et où Philippe Caron étudie le devenir de la norme.

Le XVIII^e siècle français est marqué par l'influence qu'exerça sur lui, entre purisme et révolte, le second XVII^e siècle. Jean-Pierre Seguin le montre en nous présentant les *Remarques* sur Racine de l'abbé D'Olivet (1738 et 1767), commentateur qui s'est fait de plus en plus normatif au fil de son parcours. Voltaire fut aussi un remarqueur, remarqueur saisi entre son obsession du "bon sens" et sa sensibilité de créateur, comme le montrent ses *Commentaires sur Corneille* analysés par Françoise Berlan. Enfin, un "précipité" particulièrement chargé d'idéologie de toute la tradition

classique des remarqueurs peut se retrouver dans le débat qui eut lieu autour de l'"universalité" de la langue française à l'occasion du concours lancé par l'Académie de Berlin en 1784, servant de matériau à des argumentations qu'analyse minutieusement Gerda Hassler.

Un second ensemble historique est constitué par les publications allant du XIXe siècle à nos jours. A partir du XIXe siècle, on peut dire que la pratique de la publication en recueil d'observations est peut-être moins fréquente, ou qu'elle ne suffit pas à résumer l'héritage de la tradition classique des remarqueurs. Les organes de diffusion sont plus variés, et les croisements entre genres sont importants. Michel Glatigny s'intéresse à l'un des nombreux périodiques linguistiques qui ont fleuri au XIXe siècle, le *Courrier de Vaugelas* (1868-1881), au titre emblématique, et montre que les discussions quant à l'acceptabilité de tel ou tel tour ou de tel ou tel mot sont rarement tranchées par l'argument d'autorité - ce qui, notons-le, place la démarche de cette publication dans le droit fil de notre remarqueur éponyme. On trouvera ensuite deux communications portant sur la "périphérie", comme l'appelle Jean-René Klein - si l'on peut utiliser cette image pour caractériser le rapport à la norme qui se crée dans l'activité épilinguistique en contexte de français régional. En étudiant un corpus de remarqueurs belges, Jean-René Klein montre qu'on y observe une tension accrue de la discussion, qui reflète l'insécurité linguistique, et va jusqu'à entretenir chez le lecteur un certain masochisme, tout étant préférable alors, condamnation violente ou survalorisation de la norme, au maintien dans la perplexité. Un contexte comparable en termes socioculturels est étudié par Paul Laurendeau : c'est celui que représente le "parler français du Canada", dans un recueil de *Zigzags* publié en 1925 par Louis-Philippe Geoffrion. Entre purisme - ou "surpurisme", selon l'expression de notre remarqueur canadien, d'une élite devenue minoritaire - et pression vernaculaire, l'activité du remarqueur, comme le montre Paul Laurendeau, exige alors beaucoup de diplomatie... L'idée de "français régional" est quant à elle totalement absente des chroniques de langage de Charles Camproux (1908-1994) étudiées par Teddy Arnavielle. Remarqueur du français comme de l'occitan, Charles Camproux adopte une position différentielle, hostile aux interférences, et qui prône un bilinguisme conscient. Enfin, pour Charles Muller, les années cinquante du vingtième siècle représentent "l'âge d'or des remarqueurs". Il y note le rapide développement des chroniques de langage dans la presse, fécondité à laquelle a fait suite, dans les années soixante-dix, une soudaine disgrâce.

Le second volet des communications que nous annonçons est donc dévolu à la présence des remarques dans les ouvrages de type institutionnel que sont dictionnaires, grammaires et manuels d'apprentissage.

Tout d'abord les dictionnaires. Nous lirons dans un premier temps une communication de Michel Le Guern sur le *Dictionnaire* de Richelet (1680) qui, en plus de citer Vaugelas et d'autres remarqueurs en leur empruntant nombre de faits dans son

texte, présente, avant le corps du dictionnaire lui-même, quatre-vingt-huit pages de remarques, faisant de son auteur, explicitement, un "remarqueur". Le dictionnaire de Richelet, comme le montre Gilles Pétrequin, s'est d'ailleurs abreuvé à la source de nombreux remarqueurs anonymes - et remarqueuses - dont la présence discrète témoigne d'une oralité cachée dans le discours lexicographique. Danielle Bouverot analyse la même présence des remarques dans les plus récents *Robert de la langue française, T.L.F.*, et *Dictionnaire de l'Académie Française* (premier tome, 1994), et souligne que la discussion entre norme et usage y devient franchement un sujet de réflexion métaléxicographique. Enfin, on pourra trouver un écho parodique du travail des remarqueurs dans le *Dictionnaire néologique* de Desfontaines, auquel s'intéresse la communication de Jacques Popin. Comme le montre Jacques Popin, Desfontaines réinterprète la bigarrure inhérente aux recueils de remarques dans un sens satirique, et entraîne le lecteur dans un manège de manipulations d'exemples qui pervertit la critique grammaticale pour en faire un vecteur d'idéologie, selon une méthode qui annonce Voltaire.

Pour ce qui est des grammaires et des manuels d'apprentissage, trois communications en traitent. Tout d'abord celle de Barbara von Gemmingen, dont l'objet d'étude est ici des grammaires françaises destinées à l'usage des Allemands au XVIIIe siècle. B. von Gemmingen montre que ces grammaires ne peuvent pas faire l'économie des questions décisives que sont la prise en compte des changements intervenus dans la langue, ou celle des autorités à invoquer pour justifier certaines positions. A la fin du XVIIIe siècle, des besoins de synthèse se font ressentir. Madeleine Reuillon attire notamment notre attention sur le fait que, dans son aspect "pratique", le *Cours théorique et pratique de Langue françoise* de Lemare (1807) utilise la technique de la compilation des occurrences commentées, tout en éprouvant la nécessité de les "mettre en tableau", selon le mouvement des idées scientifiques de son époque. Enfin, pour terminer ce panorama dont on peut dire que la manière dont il a couvert les aires historiques, géographiques, sociales, et thématiques, a dépassé notre espérance, on lira la communication synthétique, synthétique tant au plan chronologique qu'au plan générique, d'Isabelle Turcan et Jacques-Philippe Saint-Gérard. Après avoir analysé quelle a pu être la représentation lexicographique des remarques et des remarqueurs, ceux-ci démontrent, notamment par les exemples de Ménage, Littré et Larousse, à quel point les activités de grammairien, de lexicographe et de remarqueur ont pu se croiser pour fournir la trame d'un discours cohérent sur la langue. Le travail des remarqueurs, tout bien compté, n'a pas été dans l'histoire une activité isolée frappé au coin d'un amateurisme éclairé : il a réellement contribué à construire l'activité métalinguistique dans ce que celle-ci a représenté de plus solide et de plus institutionnel.

Les remerciements du comité d'organisation (Bernard Combettes, Isabelle Landy, Sophie Prévost, Gilles Siouffi) vont à Lydie Brisac et Françoise Dougnac pour

leur collaboration active pendant le colloque, à Philippe Caron, qui a bien voulu accepter ce volume d'actes dans sa collection "Études et documents en histoire de la langue française" des Editions Rue d'Ulm, et à Lucie Marignac et Marie-Hélène Ravenel, des Editions Rue d'Ulm, pour leur aide à la préparation et à la parution de ce volume.